

Du théâtre en(tre) exil et questionnements

**Performance Review: *Per Gynt from Kosovo*,
de Jeton Nezirai, mise en scène Agon Myftari and
Chronique d'une ville qu'on croit connaître de Wael Kadour,
mise en scène Mohamed Al Rashi et Wael Kadour,
Syria, Festival Sens Interdits, Lyon, 2019**

Quel est le rôle du théâtre? Est-il politique, aussi ? Est-ce qu'il peut changer quelque chose au niveau de la société ou est-ce qu'il opère exclusivement au niveau de l'individu? Si le théâtre est politique, est-ce qu'on peut encore le considérer une forme d'art ? L'échange culturel. Qu'est-ce qui nous rend ensemble et qu'est-ce qui nous sépare ? Où trouve-t-on l'essence ? Est-ce que je pourrais vivre dans un certain pays ?

Ces sont quelques-unes des questions que je me suis posées au cours de la sixième édition du festival de théâtre *Sens interdits*, qui a eu lieu à Lyon, entre 16-27 octobre 2019 sur le thème du Théâtre de l'urgence. Les problèmes de l'injustice sociale, de l'exil, du travail dur, de la prostitution, de la violation de loi – font tous partie de la réalité quotidienne de plus en plus difficile à accepter, mais aussi impossible à ignorer dans certaines régions du monde. Le théâtre documentaire, en générale sans grandes ambitions esthétiques, nous donne la restitution la plus objective possible de la réalité sociale et politique d'un espace – ça peut nous toucher, nous révolter, nous mettre en colère, nous aider mieux expliquer des phénomènes qu'on observe dans nos propres vies etc.



Débat sur le Théâtre de l'urgence, Festival Sens Interdits, Lyon, 2019

Dans l'atmosphère ouverte et conviviale de ce festival, on a discuté de choses graves qui influencent et affectent le monde contemporain. Dans ce qui suit, je concentrerai mon attention sur deux spectacles qui mettent en lumière le sujet de l'exil et les conflits qui en résultent.

Je vais au théâtre. Je vais voir un spectacle dans la langue de mon père. Donc, naturellement, ça m'intéresse un peu plus que les autres. *Per Gynt from Kosovo* de Jeton Nezirai, mise en scène d'Agon Myftari. Un kosovar part à l'étranger pour mener une vie meilleure. Pour gagner de l'argent. Pour ne pas avoir à vivre dans un monde de plus en plus violent et instable. L'Europe est un rêve brillant qui, petit à petit, se révèle être une illusion, un espace hostile, inamicale et froid, où les gens ne savent rien de son pays et, de plus, ils s'en fichent. Le spectacle est construit en utilisant des clichés, des stéréotypes et des typologies bien reconnaissables. Il a de l'humour et de l'auto-ironie – pour que ça ne devienne pas déprimant, je crois. La réalité à la fois presque infernale que les personnages vivent est placée dans un décor vivant, bien coloré, naïf, qui veut peut-être nous transmettre que *ce n'est pas si grave*. C'est un contraste. Tout ça fait le public rire, parfois un peu plus fort que nécessaire.

Moi, je connais cette réalité qu'on voit sur la scène – donc, je trouve quelques parties un peu exagérées. Je me demande si les autres sentent la même chose. Le lendemain, pendant l'école du regard dirigée par Olivier Neveux au Théâtre Kantor de l'ENS Lyon, on discute *Per Gynt from Kosovo*. J'apprends que, jouant ce spectacle en Allemagne, personne du public n'a ri ; au contraire, quelques-uns sont sortis de la salle en ayant des larmes aux yeux. A ce moment-là, je me suis demandé : est-ce qu'on peut expliquer cette grande différence de réaction par un autre stéréotype et dire que les français ont plus d'humour que les allemands ou que les allemands préfèrent de se concentrer sur la dimension grave de l'histoire, tandis que les français sont un peu plus détendus? Je ne le sais pas./ Peut-être. Mais je trouve que le rire est un terrain glissant, car, sous sa protection, on ne sait pas ce qui vraiment pris au sérieux.



Photo Credits Jetmir Idrizi

Le spectacle syrien *Chronique d'une ville qu'on croit connaître* de Wael Kadour, mise en scène de Mohamed Al Rashi et Wael Kadour nous raconte l'histoire et la fin tragique d'un couple lesbien au début de la révolution de 2011. Joué dans un décor créatif et pratique (des blocs de ciment différemment mis en place pour représenter plusieurs espaces tels que la ville, une chambre, le bureau de l'interrogatoire etc.), le spectacle a des coupes presque cinématographiques qui le rendent très facile à suivre. Même si je pense que rien de spécial ne se passe devant moi, je regarde le spectacle pour découvrir la réalité d'un pays que je ne connais pas, qui a une mentalité bien différente de mon pays (ou de *mes pays*) et qui intervient et restreint brutalement la liberté privée des citoyens. Grâce à la représentation théâtrale, tout devient plus accessible, plus facile à comprendre et je commence à penser à la liberté, à ses limites et aux réactions étranges qu'elle produit souvent. Dans une société qui n'accepte pas la diversité des orientations sexuelles, mais qui manifeste une curiosité exagérée et une fascination évidente envers elle, je crois si il s'agit plutôt de ce qu'on pourrait appeler un « exil dans son propre pays ».



Photo Credits Nabil Boutros

J'observe que tous mes pensées habituelles en anglais sont maintenant traduites en français. Échange culturel, globalisation ? Je pense à tout ça dans l'avion ; après 7 jours à Lyon, je reviens chez moi. En Roumanie. Je peux parler dans ma langue maternelle (même si j'écris cet article en français). Je n'ai pas d'accent, je ne dois pas penser à la précision grammaticale avant chaque phrase que je prononce. Cette expérience m'a enrichi et l'une des raisons est qu'elle m'a donné envie de me poser encore plus de questions – même si les réponses ne viennent pas tout de suite.

Pourquoi est-ce qu'il y a des langues étrangères si notre essence est, au moins théoriquement, la même ? Comment on peut définir *l'étranger* ? Quelle est la langue du théâtre ? *Quel est le rôle du théâtre* ? Des questions qui attendent toujours leurs réponses.

IULIA KYÇYKU

Student in Theatre Studies
Faculty of Theatre and Film,
UBB CLUJ-Napoca